

COLLECTION
POLARIS & GRIMOIRE[®]

Gévaudan !
&

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions du Barbu

La quête brestoïse

Gardarem lou topia

0666

Bernard Leonetti



Gévaudan !



EdB, 2009

PolARs & GrIMoIREs®

Une collection de Renaud Marhic
publiée par EdB



En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.



ILLUSTRATION DE COUVERTURE :

« Marie-Jeanne Valet combattant la Bête » [Philippe Kaepelin]

© Association « Au pays de la Bête du Gévaudan »

(Mairie 43300 AUVERS)

Photo : Bernard Leonetti



MAQUETTE, MISE EN PAGE :

Renaud Marhic



COUVERTURE :

Godo



ISBN : 978-2-35998-002-8

© 2009, EdB/Renaud Marhic

Toul ar Rohou

323 route du rocher de l'Impératrice

29470 Plougastel-Daoulas



<http://www.polarsetgrimoires.fr>
polarsetgrimoires@orange.fr

Avertissement

Ce livre est une fiction. S'il emprunte au Gévaudan sa géographie, sa toponymie, les lieux cités sont autant de contrées « romancées ». De fait, ce n'est pas faire œuvre de rhétorique que de préciser ici que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite et non désirée.

J'avais voyagé jusqu'à ce moment dans une morne région et dans un sillage où il n'y avait rien de plus remarquable que la Bête du Gévaudan, Bonaparte des loups, dévoratrice d'enfants.

Robert Louis Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*

Et les bûcherons n'osent guère s'aventurer à des abattages lointains, dans la crainte de rencontrer le loup qui jette la terreur en déchirant ses hurlements sur ses crocs avides d'entrailles et de chair.

Claude Seignolle, *Le Meneur de loups*

L'horreur et la fatalité se sont données carrière dans tous les siècles. À quoi bon mettre une date à l'histoire que j'ai à raconter.

Edgar Poe, *Metzengerstein*

1

LE GÉVAUDAN. Plus exactement le Haut-Gévaudan, là où le département de la Lozère s'encastre entre le Cantal et la Haute-Loire. L'ancien comté s'est soumis à cette géographie administrative. La montagne, les vallées, les rivières, elles, n'en n'ont que faire. Le pays réel déborde les frontières. Stigmate de la modernité, une cicatrice noire coupe en deux le pays. C'est l'autoroute reliant Clermont-Ferrand à Montpellier. Les viaducs enjambent les précipices, raccourcissent les distances.

Le Gévaudan, donc.

Quelque chose suinte de cette terre. Comme une brume qui lève, s'insinue dans les sous-bois, traîne sur les landes, remonte les cours d'eau. De nos jours, les 4×4 empruntent les sentiers jadis marqués au pas des loups. Les kayaks s'enfoncent dans les gorges où trouvèrent refuge les camisards. Les touristes colonisent les sentiers escarpés de la Margeride. Songent-ils alors à la Bête ? Car la légende demeure. Tapie sous les ponts. Cachée dans les forêts. Elle hante encore les esprits comme jadis elle hantait les campagnes.

Une plaque commémorative est apposée à La Besseyre-Saint-Mary. Elle évoque l'homme qui, le 19 juin 1767, fut « vainqueur de la Bête du

Gévaudan ». À Auvers, c'est une statue qui immortalise le combat de Marie-Jeanne Valet contre la créature qui ensanglanta la contrée. Un musée lui est consacré à Saugues. Et y aurait-il un parc à loups en Gévaudan, aujourd'hui, sans le souvenir de la Bête ? Arguments touristiques pour temps désenchantés, la légende distribue ses images. Il est vrai qu'ici la nature répond avec vigueur aux pires angoisses peuplant l'inconscient collectif. Qui pour prétendre n'avoir jamais eu peur du loup ? Et combien d'enfants dévorés par « la Bête féroce » parce qu'isolés dans l'immensité sauvage ?

Il suffirait de si peu pour que remontent à la surface les terreurs des siècles passés. Pour que les bestiaires oubliés, alors, rouvrent leurs pages.

Le vieil homme le savait.

Dans un recoin de cette terre, il était une ferme de pierres imbriquant ses bâtiments aux rochers. La nuit était là. Ponctuant le ciel, la Lune semblait scruter la Terre de sa lumière blafarde. Passées les vitres sales, elle s'étalait en flaque sur le sol carrelé de la demeure solitaire. Le silence n'était contrarié que de bruissements infimes : murmure du ruisseau, craquements de branches sous un regain de brise, hululements lointains... Le bruit d'un cœur, aussi. Celui d'une horloge fatiguée. Lentement, inexorablement, le ressort se détendait. « L'heure est venue, vieil homme, l'heure est venue... » semblait annoncer le mécanisme. Le maître des lieux n'éprouvait aucune crainte, aucun regret. Avec humilité, il acceptait de quitter ce monde. Son esprit était en paix. Mais son corps, lui,

refusait l'échéance. Comme tous les corps qu'il lui avait été donné de voir mourir. Stupide rébellion des cellules. Absurde revendication de la chair terrifiée.

Les hommes comprendraient-ils un jour ? Les hommes l'avaient meurtri. Les hommes l'avaient maudit. Qu'allaient-ils devenir, tous, après sa sortie de scène ? Bientôt, il briserait les sceaux qui tenaient le pays dans une cohésion obscure. Il avait joué son rôle jusqu'au bout.

Assis, il écoutait la nuit. Le message que lui adressait la nature affleurait au silence. Il se leva. Face à lui, l'horloge s'était arrêtée. L'heure juste ! Il y avait si longtemps qu'il ne pactisait plus avec le temps. Il ouvrit le tiroir du buffet, en sortit une enveloppe lourde comme un passé. Devant l'évier de granit, il décacheta le pli pour en extraire le contenu. Il froissa la liasse de documents, craqua une allumette. Le feu fit son office, dévora la matière. Autodafé confidentiel en fond de cuisine. Il n'y eut bientôt plus que des cendres qu'il effrita du bout des doigts. Sa mission s'arrêtait là.

Il lui fallait faire vite, maintenant. Le Grand Souffleur allait éteindre la chandelle. Ce n'était plus les jours qui lui étaient comptés, mais les minutes. Il sortit de la ferme et longea à petits pas la façade de pierres sèches. Une ouverture basse donnait accès à un sous-sol obscur. Il descendit les quelques marches à l'aveuglette. Puis sa vue s'accoutuma à la pénombre. Une lueur blafarde pénétrait par un soupirail encombré de broussailles. Il perçut le cliquetis de la chaîne.

— C'est moi, fit-il.

Un gémissement lui répondit. Une masse sombre était couchée dans un coin de la cave. Ses yeux étaient deux étincelles argentées. Il s'approcha encore, s'agenouilla. La forme noire s'ébroua. Il l'entoura de ses bras tremblants, enfouit sa barbe dans les poils odorants.

— Ma bête... dit-il à voix basse, ma bête...

Il tint la créature au plus près de lui, blottie contre son corps usé. Elle avait compris, la bête. Plus humaine qu'un humain. Plus compatissante qu'un curé. La truffe humide se colla au front du vieil homme. La langue rappeuse lui lécha le visage.

— C'est la fin de l'histoire, chuchota-t-il. De mon histoire, de notre histoire à tous deux...

Il chercha le collier, puis la manille qui le reliait à la lourde chaîne. Il devait attacher sa bête pour la préserver du voisinage, du maudit voisinage. À présent, il n'avait plus à lui imposer cette captivité immonde. Il défit la manille. La chaîne tomba sur le sol. Il se redressa péniblement. « Dépêche-toi... » lui demandait son cœur. Il remonta les escaliers, revint sous la lune.

— Viens, fit-il en se retournant.

La bête le rejoignit. D'une main, il lui désigna la vaste étendue qu'écartelaient les points cardinaux : monts et forêts, vallons et villages.

— Je te rends à toi-même, dit encore le vieil homme. À la nature ! au vent ! à la Margeride tout entière ! Prends soin d'éviter les hommes... va !

Mais la bête hésitait.

— Va ! répéta-t-il.

Elle s'avança dans la clarté lunaire, huma l'air nocturne, les oreilles dressées, la truffe en éveil. Les monts et les forêts...

— Va ! cria l'homme. Va ! ma bête, va !

Et la bête partit. Libérée de toutes les pesanteurs humaines. Renouant en un bond avec ses ancêtres de race. L'homme vit la masse noire traverser le jardin, sauter par-dessus le muret, disparaître enfin dans la nuit. S'il avait eu quelques larmes encore, à cet instant, sans doute les aurait-il versées.

Maintenant, il était assis sur le banc de pierre accoté à la ferme. Il regardait la Margeride se découpant sur l'écran du ciel. Devant lui, les abysses s'ouvraient comme ils s'étaient ouverts pour ceux qui l'avaient précédé. Lot commun. Justice suprême. Il devinait le gouffre béant. Invisible. En surimpression sur la réalité.

C'était une belle nuit. Nuit splendide avant la Grande Nuit. Ne restait plus qu'à se laisser glisser. Comme son cœur renonçait à battre, il crut entendre au loin le hurlement d'un loup. Ou de quelque autre bête...